

Paul Celan

La poésie d'Ossip Mandelstam

traduit par Bertrand Badiou

Ce texte édité en 1988 par Ralph Dutli aux éditions Ammann (Zurich), dans un volume d'hommages à Ossip Mandelstam, *Im Luftgrab*, a été diffusé lors d'une émission du Norddeutscher Rundfunk, le 19 mars 1960. Les poèmes de Mandelstam traduits par Paul Celan sont cités ici dans la version de François Kérel parue en 1982 dans la collection Poésie-Gallimard.

On remarquera que *La poésie d'Ossip Mandelstam* constitue en bien des endroits une ébauche du discours prononcé lors de la remise du prix Büchner en octobre 1960 : *Le Méridien*. On en trouvera une traduction française de Jean Launay dans le numéro 9 de *PO&SIE* (1979).

Voix 1

En 1913 paraît, à Saint-Pétersbourg, un mince volume de poèmes : *La Pierre*. Ces poèmes, il faut le reconnaître, ont du poids ; on aimerait comme l'avouent les poètes Guéorgui Ivanov, Nicolas Goumilev, les avoir écrits soi-même, — mais, ces poèmes *paraissent étranges*. « Quelque chose », Zinaïda Hippus, cette figure centrale de la vie littéraire d'alors, et qui ne s'embarassait pas de mots, s'en souvient, « quelque chose avait fait irruption là-dedans ».

Voix 2

Il y a aussi quelque chose d'étrange, c'est en ces termes que s'expriment différents contemporains, chez l'auteur de ce volume de poèmes : Ossip Mandelstam, né en 1891, à Varsovie, élevé à Saint-Pétersbourg et à Pavlovsk, dont on sait entre autres qu'il a étudié la philosophie à Heidelberg et qu'à ce moment-là, il se passionne pour le grec.

Voix 1

Quelque chose d'étrange, de pas très rassurant, quelque chose qui ne rime à rien. Soudain on l'entend éclater de rire, à des occasions où on attendrait une tout autre réaction : il rit beaucoup trop souvent et beaucoup trop fort. Mandelstam est hypersensible, impulsif, imprévisible. De surcroît, il est peureux à un point presque indescriptible : si son chemin passe, par exemple, devant un commissariat de police, il fait un crochet.

Voix 2

Ce « lièvre » sera parmi tous les poètes lyriques russes qui ont survécu à la première décennie post-révolutionnaire — en 1921, Nicolas Goumïlev, accusé d'activités contre-révolutionnaires, sera fusillé ; Vélimir Khlebnikov, le grand utopiste de la langue, mourra de faim en 1922 — ce peureux d'Ossip Mandelstam sera le seul à être resté insoumis et sans compromis, le seul, comme l'a fait remarquer un historien récent de la littérature (Vladimir Markov), qui ne soit jamais allé à Canossa.

Voix 1

Les vingt poèmes extraits du volume de poèmes *La Pierre* paraissent étranges. Ils ne sont ni de la « musique verbale », ni une « poésie d'atmosphère » impressionniste tissée de « couleurs sonores », ils ne sont pas une « seconde » réalité dépassant symboliquement le réel, leurs images résistent aux concepts de métaphore et d'emblème ; ils ont un caractère *phénoménal*. Ces vers sont, à l'opposé du futurisme qui en même temps prend possession de l'espace, libres de création, d'agglutination, de destruction verbale. Ils ne sont pas un nouvel « art d'expression ».

Le poème est ici le poème de celui qui sait qu'il parle sous l'angle d'incidence de son destin, qui sait que le langage de son poème n'est pas « correspondance », encore moins une langue, mais un langage actualisé, dit d'une voix sonore et sourde à la fois, certes librement placé sous le signe d'une individuation radicale, mais qui garde présentes à la pensée les frontières assignées par la langue, les possibilités conquises par elle. Le lieu du poème est un lieu humain, « un lieu dans l'univers », bien sûr, mais ici, ici-bas, dans le temps. Le poème reste, avec tous ses horizons, un phénomène sublunaire, terrestre, et qui est le propre de la créature. Il est le langage d'un seul, qui a pris forme, il a un caractère d'objectivité, d'*obstantialité*, de présence, il *est* présent. Il vient se tenir dans le temps.

Voix 2

C'est sur de telles voies (et des voies analogues) qu'évoluent également les pensées des acméistes ou, comme ils se nomment aussi, des adamistes, rassemblés autour de Goumïlev et des revues « L'Hyperborée » et « Apollon ».

Voix 1

Les *pensées*. Mais pas les *poèmes*, ou du moins rarement.

Voix 1

L'« acmé », c'est l'apogée et la maturité, la fleur pleinement épanouie.

Voix 2

Dans le poème d'Ossip Mandelstam, ce qui s'est avéré perceptible et accessible grâce au langage veut s'épanouir, veut dans sa vérité devenir *actuel*. C'est

en ce sens que nous pouvons aussi, et à juste titre, comprendre l'« acméisme » de ce poète : comme un langage *parvenu au temps de sa maturité*.

Voix 1

Ces poèmes sont les poèmes de quelqu'un qui perçoit, qui est attentif, qui est tourné vers ce qui apparaît, qui interroge ce qui apparaît et l'interpelle ; ils sont *dialogue*. Dans l'espace de ce dialogue se constitue l'interpellé, qui devient présent, se rassemble autour du moi qui l'interpelle et le nomme. Mais dans cette présence l'interpellé et ce qui par la nomination est devenu en même temps un *Toi*, amène aussi son être autre et étranger. C'est encore dans l'ici et maintenant du poème, dans cette immédiateté et cette proximité même, qu'il laisse aussi la parole à son lointain et garde ce qui lui est le plus propre : son temps.

Voix 2

C'est ce rapport de tension entre les temps, du propre et de l'étranger, qui confère au poème mandelstamien ce vibrato douloureusement muet à quoi nous le reconnaissons. (Ce vibrato est partout, dans les intervalles entre les mots et les strophes, dans les « halos » où se tiennent les rimes et les assonances, dans la ponctuation. Tout cela a une valeur sémantique.) Les choses entrent en rapport, mais dans cet être-ensemble encore, se fait entendre la question de leur provenance et de leur destination, une question « qui reste ouverte », « qui n'en finit pas », qui indique le chemin de l'ouvert, de l'investissable, du vide, de l'espace libre.

Voix 1

Cette question ne se réalise pas seulement dans la « thématique » des poèmes, elle prend aussi forme — et c'est par là même qu'elle devient thème — dans le langage : le mot, le nom ! montre une inclination pour le substantif : l'épithète cède la place, les « infinitifs », les *formes nominalisées* du verbe prédominent ; le poème reste dans une ouverture temporelle, le temps peut s'y adjoindre, le temps *participe*.

Voix 2

Voici un poème datant de 1910 :

L'oreille tend sa fine voile,
le regard élargi se vide.
Et nage à travers le silence
le chœur muet des oiseaux de minuit.

Je suis aussi pauvre que la nature
et aussi simple que le ciel,
et ma liberté n'est qu'un spectre
comme les voix des oiseaux de minuit.

Je vois la lune sans souffle
et le ciel plus mort que la toile :
O toi, vide, j'accueille
ton monde maladif et étrange.

*

Das horchende, das feingespannte Segel.
Der Blick, geweitet, der sich leert.
Der Chor der mitternächtgen Vögel,
durchs Schweigen schwimmend, ungehört.

An mir ist nichts, ich gleich dem Himmel,
ich bin, wie die Natur ist : arm.
So bin ich, frei : wie jene Stimmen
der Mitternacht, des Vogelschwarms.

Du Himmel, weißestes der Hemden,
du Mond, entseelt, ich sehe dich.
Und, Leere, deine Welt, die fremde,
empfang ich, nehme ich !

1910

Voix 1
Un poème de l'année 1911 :

La démarche des chevaux est si lente
Et la flamme des lanternes si pauvre !
Où me conduit-on, je me le demande,
Ces inconnus, probablement, le savent.

Je m'abandonne à leur sollicitude,
Le froid me gagne, et aussi le sommeil ;
Dans un tournant un cahot m'a jeté
Le rayon d'une étoile en plein front.

De la tête en feu le balancement,
La glace tendre de doigts inconnus,
Et les sombres sapins, leurs silhouettes
De mon regard encore inaperçues.

*

Der Schritt der Pferde, sacht, gemessen.
Laternenlicht — nicht viel.
Mich fahren Fremde. Die wohl wissen,
wohin, zu welchem Ziel.

Ich bin umsorgt, ich bin es gerne,
ich suche Schlaf, mich friert.
Dem Strahl entgegen gehts, dem Sterne,
sie wenden — wie es klirrt!

Der Kopf, gewiegt, ich fühl ihn brennen.
Die fremde Hand, ihr sanftes Eis.
Der dunkle Umriß dort, die Tannen,
von denen ich nichts weiß.

1911

Voix 2
Un poème de l'année 1915 :

Homère, l'insomnie. Et les voiles tendues.
J'ai lu jusqu'au milieu le Catalogue des vaisseaux.
Cette longue corvée, ce long envol de grues
Sauvages qui jadis franchit le ciel de Grèce.

Grues s'enfonçant en coin vers d'étrangers confins,
(L'écume divine ceint la tête des rois)
Vers quels ports voguez-vous? Ô guerriers achéens,
Vous seriez-vous, sans Hélène, souciés de Troie?

Tout est mû par l'amour — Homère et l'océan.
Qui dont puis-je écouter? Car Homère se tait.
La mer est noire et murmure, vaticinant,
Dans un grondement sourd frappant à mon chevet.

*

Schlaflosigkeit. Homer. Die Segel, die sich strecken.
Ich las im Schiffsverzeichnis, ich las, ich kam nicht weit :
Der Strich der Kraniche, der Zug der jungen Hecke
hoch über Hellas, einst, vor Zeit und Aberzeit.

Wie jener Kranichkeil, in Fremdestes getrieben —
Die Köpfe, kaiserlich, der Gotteschaum drauf, feucht —
Ihr schwebt, ihr schwimmt — wohin? Wär Helena nicht drüben.
Achäer, solch ein Troja, ich frag, was gält es euch?

Homer, die Meere, beides : die Liebe, sie bewegt es.
Wem lausch ich und wen hör ich? Sieh da, er schweigt, Homer.
Das Meer, das schwarz beredte, an dieses Ufer schlägt es,
zu Häupten hör ichs tosen, es fand den Weg hierher.

1915

Voix 1

En 1922, cinq ans après la Révolution d'octobre, paraît le deuxième volume de poèmes de Mandelstam : *Tristia*.

Le poète, l'homme pour qui la langue est tout, origine et destin, est en exil avec son langage, « chez les Scythes ». « Il a » — et cette première ligne du poème-titre donne le ton de tout le cycle — « il a appris l'adieu — une science ».

Mandelstam, comme la plupart des poètes russes, comme Blok, comme Briousov, comme Biely, comme Khlebnikov, comme Maïakovski, comme Essénine, a salué la Révolution. Son socialisme est un socialisme d'inspiration éthique et religieuse ; il s'inscrit dans la lignée des Herzen, Michailovski, Kropotkine ; et ce n'est pas un hasard si le poète, durant les années qui précédèrent la Révolution, s'est penché sur les écrits de Tschaadaïev, Leontiev, Rosanov et Gerschenson. Politiquement, il se sent proche du parti des socialistes révolutionnaires de gauche. La révolution est pour lui — et en cela se révèle un trait chiliastique propre à la pensée russe — l'aurore de l'autre, le soulèvement des inférieurs, l'élévation de la créature, un bouleversement d'une dimension véritablement cosmique. Elle sort la Terre de ses gonds.

Voix 2

Célébrons, frères, le crépuscule de la liberté,
La grande année crépusculaire.

Dans les eaux bouillonnantes de la nuit
Est plongée la pesante forêt de nasses.
Tu te lèves sur de ténébreuses années,
Ô soleil, juge, peuple !

Célébrons, frères, le fatal fardeau
Qu'en pleurs le chef du peuple prend.
Célébrons du pouvoir le ténébreux fardeau.
Son joug intolérable.
Qui a un cœur, ô temps ! celui-là doit entendre
Couler par le fond ton vaisseau.

Des hirondelles captives
Nous avons formé des légions guerrières — et voici
Qu'on ne voit pas le soleil ; toute la nature
Chuchote, s'agite, s'anime.
A travers les nasses — ce crépuscule épais —
On ne voit pas le soleil et la terre vogue.

Eh bien quoi ! essayons : un tour énorme et maladroit,
Un tour grinçant du gouvernail.
Vogue la terre. Hommes, ayez courage d'homme !
Comme d'une charrue, divisant l'océan,
Il nous en souviendra, jusque dans le froid du léthé,
Que la terre nous a coûté dix ciels.

*

Die Freiheit, die da dämmert, laßt uns preisen,
dies große, dieses Dämmerjahr.
Hinabgesenkt der schwere Wald der Reusen
in Wassernächte, wie noch keine war.
In Finsternisse trittst du, taub und dicht,
du Volk, du Sonne-und-Gericht.

Das Schicksalsjoch, ihr Brüder, sei besungen,
das, der das Volk führt, weinend trägt.
Das Joch der Macht und die Verfinsterungen,
die Last, die uns zu Boden schlägt.
Wer, Zeit, ein Herz hat, hört damit, versteht :
er hört dein Schiff, Zeit, das zur Tiefe geht.

Dort, kampfbereit, die Phalanx — dort : die Schwalben!
Wir schlossen sie zusammen, und — ihr sehts :
Die Sonne — unsichtbar. Die Elemente, alle :
lebendig, vogelstimmig, unterwegs.
Das Netz, die Dämmerung : dicht. Und nichts erglimmt.
Die Sonne — unsichtbar. Die Erde schwimmt.

Nun, wir versuchen es : Herum das Steuer!
Es knirscht, ihr Linkischen — los, reißtst herum!
Die Erde schwimmt. Ihr Männer, Mut, aufs neue!
Wir pflügen Meere, brechen Meere um.
Und denken, Lethé, noch wenn uns dein Frost durchfährt :
Der Himmel zehn war uns die Erde wert.

Voix 1

Les horizons s'assombrissent, l'adieu revendique ses droits, l'attente se retire,
le souvenir domine le champ temporel. La judéité, pour Mandelstam, appar-
tient aussi à ce dont il se souvient :

Cette nuit est irrémédiable,
Mais chez nous il fait jour encore.
Le soleil noir s'est levé
Aux portes de Jérusalem.

Le soleil jaune est plus terrible —
Dors mon enfant l'enfant do —
Dans le temple radieux les Juifs
Ont enseveli ma mère.

Ne connaissant pas la grâce
Et privés du sacerdoce,
Dans le temps radieux les Juifs
Ont prié pour une morte.

Et sur ma Mère ont retenti
Les voix des Israélites.
Je m'éveillai dans mon berceau,
Illuminé de soleil noir.

*

Diese Nacht : nicht gutzumachen,
bei euch : Licht, trotzdem.
Sonnen, schwarz, die sich entfachen
vor Jerusalem.

Sonnen, gelb : größeres Entsetzen —
schlaf, eiapopei.
Helles Judenhaus : sie setzen
meine Mutter bei.

Sie, die nicht mehr priesterlichen,
gnad- und heilsberaubt,
singen aus der Welt, im Lichte,
eines Weibes Staub.

Judenstimmen, die nicht schwiegen,
Mutter, wie es schallt.
Ich erwach in meiner Wiege,
sonnenschwarz umstrahlt.

Voix 2

En 1928 paraît un autre volume de poèmes : le dernier. Aux deux premiers recueils qu'il contient est venu s'ajouter un nouveau. « Plus de souffle — le firmament plein de vermines » — : cette ligne ouvre le cycle. La question de la provenance se fait plus pressante, plus désespérée ; la poésie — dans un des essais qu'il lui consacre, Mandelstam l'appelle une charrue — éventre les couches temporelles inférieures, la « terre noire du temps » apparaît au grand jour. Cet œil parlant, souffrant avec ce qu'il perçoit, développe une nouvelle faculté : il devient visionnaire ; il accompagne le poème dans ses disparitions. Le poète se voue en écrivant à un temps *autre*, « des plus étrangers ».

Voix 1

LE 1^{er} JANVIER 1924

Qui posa ses lèvres sur le crâne martyrisé du temps,
Plus tard, avec une piété filiale,
Se souviendra comme le temps s'en fut dormir
Sous la fenêtre, dans les congères de froment.
Qui souleva du siècle les douloureuses paupières
(Deux grosses pommes sommeillantes)
Entend à tout jamais la clameur des rivières
Des temps sourds et trompeurs.

Deux sommeillantes pommes sont les yeux du siècle despote,
Sa bouche est d'argile et splendide.
Vers son fils vieillissant il s'incline en mourant,
Sur la main languide posant ses lèvres.
De jour en jour faiblit le souffle de la vie,
Encore un peu, ils feront taire
Jusqu'aux simples refrains des terrestres offenses,
Ils couleront dans les bouches du plomb.

Vie d'argile ! Siècle lent à mourir !
J'ai peur que celui-là seul te comprenne
Dont la lèvre à jamais porte l'amer sourire
De l'homme égaré de soi-même.
Quelle douleur ! Chercher le mot perdu,
Soulever les paupières douloureuses,
Avec du calcaire dans le sang, pour une tribu étrangère
Cueillir les herbes de la nuit.

Le siècle... Le calcaire dans le sang du fils malade
Durcit... Moscou dort comme un coffre de bois ;
Du siècle despote nul ne s'évade.
Et la neige sent la pomme, comme autrefois.
Je voudrais fuir, franchir le seuil.
Mais où aller ? Il fait noir dans les rues.
Comme si la chaussée était blanche de sel,
La conscience respandit.

M'étant le long des cours, des nids et des toitures
Tant bien que mal acheminé,
Moi, l'humble passager, poisson vêtu de sa fourrure
Je me débats avec la bâche du traîneau.
Et des patins gelés le bruit de pomme crisse,
Une rue passe puis une autre,
L'étroite boutonnière glisse,
Résiste à mes mains maladroites.

De quelle brocante, de quelle ferraille
Dans les rues de Moscou la nuit d'hiver résonne —
Poisson mort qui retombe ou bien, cyprins d'argent.
Roses fumées chuintantes exhalées des buvettes.
Encore elle, Moscou. « Bonjour, dis-je, Moscou,
Sois indulgente. On ne peut plus rien faire,
Comme jadis, la corde au cou
S'accorde avec le gel à pierre fendre. »

La framboise de la pharmacie flambe sur la neige.
Une Underwood cliquette quelque part.
La nuque du cocher et un mètre de neige.
Que veux-tu donc ? On ne te touchera pas. On ne te tuera pas.
L'hiver est là splendide, le ciel caprin dans les étoiles
Déborde et brûle comme du lait,
Et la couverture grince, crin de cheval
Sonore, sur les patins gelés.

Les rues noires où fume la lampe à kérosène
Ont englouti framboise, neige et glace.
La sonatine soviétique s'y égrène
Au souvenir de l'année vingt.
Vais-je à la médisance infâme,
(Le gel comme avant sent la pomme)
Livrer le serment profond jusqu'aux larmes,
La splendide promesse faite au quatrième état.

Qui vas-tu tuer encore ? Qui vas-tu glorifier ?
Quel mensonge encore inventer ?
Oh ! Le cartilage de la machine ! Arrache donc les touches !
Il ne restera qu'une arête.
Le calcaire dans le sang du fils malade
Va se dissoudre et le rire bienheureux éclate.
De l'Underwood la simple sonatine
N'est que l'ombre d'autres, plus grandioses sonates.

*

DER ERSTE JANUAR 1924

Die Zeit, wer ihr die Stirn geküßt, die wundgequälte,
er denkt, ein Sohn, noch oft in Zärtlichkeit,
wie sie, die Zeit, sich draußen schlafen legte
im hochgehäuften Weizen, im Getreid.

Wer des Jahrhunderts Lider je emporgehoben
— die beiden Schlummeräpfel, schwer und groß —,
der hört Geräusch, der hört die Ströme tosen
der lügenhaften Zeiten, pausenlos.

Jahrhundert, herrisches, mit lehmig-schönem Munde
und zweien Äpfeln, schlafend — doch
eh's stirbt : zur Hand des Sohns, die schrumpfte,
neigt es sich mit der Lippe noch.

Der Lebenshauch, ich weiß, verebbt mit jedem Tage,
ein kleines noch, ein kleines — und
erstorben ist das Lied von Kränkung, Lehm und Plage
mit Blei versiegeln sie dir diesen Mund.

O Lehm-und-Leben ! O Jahrhundert-Sterben !
Nur dem, ich fürcht, erschließt er sich, dein Sinn,
in dem ein Lächeln war, ein hilfloses — dem Erben,
dem Menschen, der sich selbst verlorenging.

O Schmerz, o das verlorne Wort zu suchen,
o Lid und Lid zu heben, krank und schwach,
Geschlechtern, fremdesten, mit Kalk in deinem Blute
das Gras zu pflücken und das Kraut der Nacht !

Die Zeit. Der Kalk im Blut des kranken Sohnes
wird hart. Die Truhe Moskau, hölzern, schläft.
Die Zeit, die Herrscherin. Und nirgends ein Entkommen...
Der Apfelduft des Schnees, wie eh und je.

Die Schwelle hier : ich wollt, ich könnt sie lassen.
Wohin ? Die Straße — Dunkelheit.
Und, als wärs Salz, so weiß, dort auf dem Pflaster,
liegt mein Gewissen vor mich hingestreut.

Durch Gassen hin, verwinkelte, durch Schlippen
geht nun die Reise, irgendwie :
ein schlechter Fahrgast sitzt in einem Schlitten,
zerzt sich die Decke übers Knie.

Die Gassen, schimmernd, Gassen, Abergassen,
die Kufe knirscht wie Äpfel unterm Zahn.
Die Schlaufe da, ich krieg sie nicht zu fassen,
sie wills nicht, und die Hand ist klamm.

Nacht, Kärrnerin, mit was für Schrott und Eisen
kommst du durch Moskau hergerollt ?
Da schlagen Fische auf, und da, aus rosigen Häusern,
dampfts dir entgegen — Schuppengold !

Moskau, aufs neue. Ach, ich grüß dich, wieder !
Vergib, verzeih — mein Unglück war nicht groß.

Ich nenn sie gern, wie immer, meine Brüder :
den Spruch des Hechts und ihn, den harten Frost !

Der Schnee im Himbeerlicht der Apotheke...
Ein Klappern, fernher, eine Underwood...
Der Kutscherrücken... Die verwehten Wege...
Was willst du mehr? Sie bringen dich nicht um.

Der Winter — schön. Und himmelhin die weiße,
die Sternenmilch — es strömt, verströmt und blinkt.
Die Roßhaardecke knirscht an den vereisten,
den Kufen hin — die Roßhaardecke singt !

Die Gäßchen, qualmend, das Petroleum, immer — :
verschluckt der Schnee, der himbeerfarben war.
Sie hörn die Sowjet-Sonatine klimpern,
erinnern sich ans zwanziger Jahr.

Reißt es mich hin zu Schmäh- und Lästerworten?
— Der Apfelduft des Frosts, aufs neue er —
O Eid, den ich dem vierten Stand geschworen !
O mein Gelöbnis, tränenschwer !

Wen bringst du um noch? Wen wirst du noch rühmen?
Und welche Lücke, sag, fällt dir noch bei?
Reiß jene Knorpel weg, die Tasten der Maschine :
vom Hecht die Gräte legst du frei.

Der Kalk im Blut des kranken Sohns : er schwindet.
Ein Lachen, selig, macht sich los —
Sonaten, mächtige... Die kleine Sonatine
der Schreibmaschine — : deren Schatten bloß !

Voix 2

C'est ainsi qu'a lieu la sortie de la contingence : par le rire. Par lui, par celui qui nous est familier, par le rire « insensé » du poète, par l'absurde. Et sur le chemin vers là-bas, ce qui apparaît — les hommes sont absents — a répondu : la couverture de crin a chanté.

Les poèmes sont des projets d'existence : le poète en vivant tend vers eux. Dans les années trente, Ossip Mandelstam est arrêté lors des « purges ». Le chemin mène en Sibérie, on perd la trace de sa vie. Dans une de ses dernières publications, son journal de voyage en Arménie, paru en 1932, dans *Svezda*, une revue éditée à Léningrad, nous trouvons aussi quelques réflexions sur des questions de poésie. Dans une de ces notes, Mandelstam se souvient de sa prédilection pour le gérondif latin.

Le gérondif, c'est le participe à la forme *passive* du futur.